

## Ce que je ne peux plus lire

Gaëtan Brulotte

Numéro 85, printemps 2000

Les repoussoirs littéraires

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14742ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brulotte, G. (2000). Ce que je ne peux plus lire. *Moebius*, (85), 73–78.

## GAËTAN BRULOTTE

### *Ce que je ne peux plus lire*

*Osti de câlisse de saint-ciboire de tabarnac i von ti me slaquer a paix un peu avec leu chemises carottées pi leu mitaines, j'veu pu me faire bâdrer avec leu môdi foilklore de marde sorti toute dret' d'eune boête de cracker jack, achalez-moé pus avec c'te tite vie de misaère ben flatte, sans sparkles, lette pi sans jarnigouane, ça va faère là, j'ai mon osti de voyage de c'te gang de suiveux, cé toute, ça finit dans par là. Moé j'ai éne job steadée, c'est le fun en écœurant, j'su ben busy; cé quoi quej' faè? je pâsse mes haournées à watcher mon crisse d'ordinateur en cas qu'i d'viendrait fou pis qu'i ferait de la boucane; câliboire de saint-chrême que c'est tripant, lâchez-moi patience avec toute le restant, allez jouer plus loin saint-cibonac!*

Le joual fut une mode littéraire limitative qui m'a longtemps empêché de publier quand j'ai commencé à écrire. Dans les années 60-70, il dominait la scène littéraire au Québec et je ne m'identifiais aucunement à cette mode. Sans la combattre vraiment car je comprenais pourquoi elle était momentanément nécessaire, j'ai cependant dû attendre qu'elle passe pour qu'on accepte ma voix et que je me mette à publier. Je me souviens qu'à l'époque, les débats autour de l'utilisation littéraire de ce parler patoisant et créolisé étaient vifs sur la place publique. Pour les défenseurs du «joual» en littérature, il comportait des enjeux qu'on estimait alors importants: entre autres choses, on dénonçait par ce moyen l'aliénation des Québécois, aliénation visible jusque dans leur langue; on donnait ainsi une voix au peuple, à ceux qui ne pouvaient pas se faire entendre; à travers lui, on s'affirmait aussi d'une manière provocante, on développait une attitude de protestation et

de rébellion; on mettait enfin en évidence un particularisme qu'on considérait comme une composante cruciale d'une identité collective en cours de définition. Dans le camp opposé au «joual» comme langue littéraire, on en parlait comme d'une maladie infantile d'un nationalisme mal compris; on le condamnait même comme une infamie; on le réduisait à une crise d'adolescence dont on espérait qu'elle passe vite; on n'hésitait pas parfois à le ramener à un enthousiasme de taverne sans grande conséquence. Tandis que le mouvement «joualissant» s'estimait révolutionnaire et en rupture avec la tradition, dans le camp opposé on le considérait comme faisant, au contraire, plutôt partie du folklore et du passé, et donc régressif. Régressif aussi en ce qu'il était la langue d'une oralité «anale», si l'on peut dire, expression d'une violence verbale inouïe dans les lettres québécoises à un tournant de leur histoire. Selon le même point de vue, le mouvement «joual» ne fut encore qu'un effet de compression tribale et d'appauvrissement: c'était le jargon d'un petit troupeau, la langue d'un engouement pour soi-même. On déplorait également que ce mouvement coïncide avec la liquidation un peu écervelée, dans l'éducation, de l'héritage humaniste des siècles antérieurs. Je me situais à mi-chemin de ces positions extrêmes: je ne pouvais, en tant qu'auteur, m'identifier au «joual» littéraire parce qu'il ne correspondait pas vraiment à mon vécu linguistique, qu'il limitait trop la portée des œuvres et qu'à l'étranger il exposait les écrits à une réception exclusivement folklorisante; en revanche, je saisisais en même temps les effets positifs de ce choix qui réduisit, par exemple, le fossé entre le public populaire et l'auteur (du moins au Québec, parce qu'en France ce fut l'inverse). Le «joual» littéraire incita aussi à recréer la langue par la poésie, l'humour, la fantaisie, à la régénérer à même la richesse des particularismes régionaux, car ce mouvement se révéla d'une invention linguistique étonnante. Cependant, je m'en suis démarqué parce que je considère qu'en français comme dans quelques autres langues, l'écrivain a la chance de pouvoir connaître le luxe de deux langues dans la même, que cette pluralité

constitue une richesse extraordinaire et qu'elle lui offre la liberté fabuleuse d'en jouer à sa guise. Comme l'écrit Sartre dans *Les mots*: «On parle dans sa propre langue, on écrit dans une langue étrangère.» C'est très exactement ce que je ressens.

\*

*L'agacence constitue le fonctionnement structural de la castration, d'où la loi s'écrit dans l'acte qui la dicte comme fuite, trace du refoulement primaire. Il en résulte que l'agacence est ce qui reste exclu de tout acte de choix, ce qui très exactement place la jouissance en forclusion et fait de la loi le signifiant d'une fracture, marque même d'une irréductible pulsion de mort, ce qui revient à dire que le clinamen a une structure de lapsus, comme c'est l'évidence (voir plus loin).*

Je rejette aussi la psychanalyse plus que jamais auparavant, ainsi qu'osent le faire quelques auteurs contemporains qui l'ont connue de très près. Le langage sibyllin de certains charlatans de l'âme en est venu à m'exaspérer quelque peu. La forte résistance de ce qu'on appelle la «perversion» à son pseudo-savoir répressif suffirait à en montrer les limites. Le caractère fictif de nombre d'interprétations psychanalytiques pourrait aussi être amusant si ne se jouaient, derrière elles, la vie intérieure de personnes réelles et leur existence tout entière. Je ne crois pas au déterminisme ni à la fixité identitaire. Le moi est en constante métamorphose et l'énergie dynamique qui l'occupe bafoue toute logique de cause à conséquence. La psychanalyse atteint d'autant plus un plafond de nos jours comme méthode interprétative que bien des auteurs ont fait bouger la notion d'inconscient au point d'en réduire considérablement l'impact sur la vie consciente. Avec un inconscient plus affaibli et davantage inopérant, parce que les écrivains sont de plus en plus conscients, à quoi peut bien servir encore la psychanalyse?

\*

*transistor d'eau naïf dans la flagellation lunaire au  
bout de la dame rougie de mollusques – leviers de dieux  
baises de rampe – s'entre-tuent les âtres noirs du gémir  
(voir plus loin)*

*herbe systole la nage l'amena*

*ouverte fléchie*

*les visages moqueurs amalgamés*

*ENDIMANCHÉ*

*sur la planche blanche*

*CÉLÈBRE... brut et fini... sangs-timents*

*à double versant usage du volet*

*le tétanos baroque hémophile*

*Jjjjjjjjjjjjaaaaaaaaaaaaa-aaaaaaaaaaaa-anananananan-  
nuunununu-nusnusnusNUS*

*l'nébulise l'effet INFINITIF ->)*

*ET DIT MA CONDITION D'EFFACÉ (E)*

*littéralement (voir plus haut)*

On aura compris que ce dernier pastiche facile, bien évidemment vite fait (peut-il en être autrement de ce genre de texte?), représente une autre des modes littéraires éventées parmi celles que je ne peux plus fréquenter et que j'ai toujours profondément détestées. Est rédhibitoire à mes yeux tout texte qui n'est pas pétri par un projet esthétique, animé par une conscience artistique, habité par une foncière élégance. Devant la beauté de l'univers, les astrophysiciens actuels se voient obligés de lui reconnaître au moins une caractéristique constante: son ahurissante élégance. Devant l'œuvre forte, le lecteur doit, lui aussi, être amené au même constat. Outre ces qualités essentielles, ce qui manque souvent à mes repoussoirs littéraires, c'est la vraisemblance: un livre s'écrit avec une vraisemblance, dit Barthes dans un de ses derniers séminaires. Je le suis entièrement là-dessus.

J'abhorre l'onirisme brut, les bourbiers de langage, les logorrhées lyriques, la poésie de bazar et de fourre-tout, mais aussi le formalisme creux, mécanique et sans vérité humaine; bref, tous les textes où l'auteur ne cherche pas à communiquer avec le lecteur. Pourtant, plus que bien d'autres, j'ai toujours apprécié les expériences

littéraires, même celles qui sont poussées jusqu'à l'extrême: je l'ai démontré dans de nombreuses publications sur le Nouveau Roman, le texte contre-culturel, la poésie formaliste, les inventions narratives (comme celles de la littérature érotique<sup>1</sup>). Je me suis toujours efforcé de m'y intéresser et, chaque fois, j'ai essayé de retrouver dans les textes les plus éloignés de ma propre pratique le projet humain qui pouvait se cacher derrière et me rejoindre. Mais il y a des textes qui me rejettent en tant qu'interlocuteur: ceux-là, je les appelle illisibles. Souvent bâclés, ils sont faits pour être feuilletés en diagonale et jetés après usage. Ainsi du bric-à-brac dégénéré de l'écriture psychédélique dictée par la drogue: décadente, répétitive, vide, éclatée, pétée, cette écriture est celle de camés ravagés qui clapotent dans les égouts du monde et déversent leur angoisse en purée au son de gargouillements nombriliques. Ne réussissant nullement à communiquer avec moi sur aucun plan, échouant aussi, il va sans dire, à s'intégrer à ce que j'appelle la Littérature, ces textes se sont vite éteints sur place tels des pétards mouillés. Le seul avenir qu'on pourrait leur souhaiter serait de rester sur l'étagère, mais je le leur ai refusé quant à moi en purgeant ma bibliothèque de tous ces livres (reçus en service de presse pendant des années) qui m'ont donné la nausée. Nausée devant le déjà lu mille fois, devant le stéréotype du contre-stéréotype, devant une écriture extrêmement périmée avant son temps, qui ne s'intéresse absolument pas à mon désir de lecteur et qui insulte l'intelligence.

Quand en plus se mêlent du «joual» et du jargon psychanalytique, on tombe alors dans l'abject du Repoussoir absolu.

*Aïe, ça y va aux toasts par icitte, à coups de crisse pi de toryeu, aïe t'es pas content le potte, tu fais la baboune à toulemonde, / et par-delà toute pulsion de mort l'effet de jouissance est réel dans le détour d'un triangle œdipien impossible sur un corps table du jeu et de la folie là où ça casse toujours / («<- ->») Ô molécule court-circuitée, ganglions électroniques, shake and bake de l'imaginaire*

*dans l'infrarouge des vases d'été / aïe kocéça? wo là, t'y vas un peu fort là (voir plus haut).*

*Note*

1 Voir notamment mes livres récents: *Cœuvres de chair. Figures du discours érotique*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1998; *Les cahiers de Limen-tinus. Lectures fin de siècle*, Montréal, XYZ Éditeur, 1998; ainsi que mon propre recueil de nouvelles expérimentales *Épreuves*, Montréal, Leméac, 1999.